



L'élève au travail

La souffrance des adolescents dans leur métier d'élève : entre Dénis et recherche d'alibi ?

RÉSUMÉ

Dans le contexte actuel de mutation, où émerge un Nouveau Monde sociétal et culturel, des nouvelles modalités de construction de la règle scolaire sont en marche. La souffrance des élèves est devenue une des problématiques centrales. Elle est le plus souvent analysée d'un point de vue personnel, due à des facteurs intrinsèques, ou à des phénomènes de groupe tels que la violence entre pairs ou la situation familiale. Qu'en est-il du niveau institutionnel ? D'un autre côté, l'analyse des souffrances dans le monde du travail est médiatisée, et la part de la violence institutionnelle chez les travailleurs est observée.

L'objectif de cette recherche est d'interroger la souffrance des élèves à l'école, et de questionner la prise en compte de l'institution, au travers des discours des élèves et de leurs interlocuteurs les plus proches, les enseignants. La souffrance psychique des élèves est un phénomène complexe qui met en avant certains facteurs plutôt que d'autres. Or, pour pallier les conflits actuels, il est important de faire une analyse complète de nos pratiques. Au travers des études en psychologie du travail et la notion de « métier d'élève », nous nous questionnerons également sur la comparaison entre souffrance du travailleur et souffrance de l'élève à l'école.

Lucie **LESPINASSE**,
Master MEEF
Mention EE
Parcours Conseiller
Principal d'Éducation
ESPE Académie de Nantes

MOTS CLÉS :

souffrance, élève, métier, travail, adolescent, deni, alibi.

INTRODUCTION

À la question « Que fais-tu dans la vie ? » la réponse est bien souvent « je suis collégien, lycéen, étudiant » au même titre que « maçon, infirmière... ». Les termes « travail », « devoirs », sont utilisés dans le monde professionnel et dans le monde de l'école. Mais également celui de « burn-out » employé notamment par Jeanne Siaud-Facchin, psychologue clinicienne à l'unité adolescente. Dans le monde du « travail », les chercheurs exposent un phénomène grandissant de souffrance chez les « travailleurs ». L'auteur C. Dejourné souligne notamment que les nouvelles méthodes de travail entraînent une évaluation individualisée des performances, une concurrence destructrice, un impératif de compétitivité, qui s'ajoutent aux contraintes préexistantes (climat, lourdeur du système...). Ceci nous pouvons l'imaginer dans le monde scolaire également. Alors qu'en est-il de cette souffrance à l'école ? Peut-on considérer l'élève comme un « travailleur » exposé aux mêmes risques que les travailleurs adultes ?

La souffrance à l'école est-elle seulement perçue par les acteurs de l'éducation et les élèves eux-mêmes ? Est-elle appréhendée autrement qu'en termes de développement psychologique (crise d'adolescence) ou de conditions sociales extérieures à l'école ? Y a-t-il perception d'une souffrance d'origine spécifiquement scolaire ? Au travers de la notion de métier d'élève, il s'agit de questionner le rôle de l'institution-École dans la souffrance des élèves.

DES ÉLÈVES EN SOUFFRANCE À L'ÉCOLE

Constat

Nous pouvons constater en premier lieu la souffrance extrême chez les adolescents. En effet, les gestes suicidaires sont particulièrement nombreux en mai et juin. L'auteur C. Dejourné (2010) se questionne sur ces

tentatives de suicide à cette période de l'année face à la « chose » scolaire. Pour les 14-15 ans, c'est la fin de la troisième, et ils parlent souvent des déceptions quant aux orientations. Ces jeunes adolescents parlent souvent de déceptions et de sentiment d'échec insupportable. D'après la recherche, ceux qui font une tentative de suicide adressent des signaux qui parlent de *leur goût et dégoût de l'école, mais aussi du goût et du dégoût de l'école* à leur égard. Il s'agit d'être vigilant aux relations qu'ils entretiennent avec leurs pairs, le groupe, mais aussi avec l'école, qui sont elles-mêmes complexes et que nous pouvons oublier.

Parmi les jeunes scolarisés (11-19 ans) 7 % déclarent avoir fait une tentative de suicide (5 % une seule tentative, 2 % plusieurs tentatives). Ce taux est multiplié par 2 chez les jeunes, garçons comme filles, qui ont quitté précocement le système scolaire (M. Choquet, 2001).

Dans un rapport remis au gouvernement le 22 novembre 2014, la Défenseure des Enfants, Dominique Versini, met en alerte les pouvoirs publics. En Terminale, notamment, 26% des adolescents ont déjà consommé des neuroleptiques, antidépresseurs, hypnotiques ou anxiolytiques, 25 % des adolescents souffrent de troubles du sommeil et, pour la moitié d'entre eux, les tentatives de suicide passent inaperçues. En effet, seul un tiers des adolescents suicidaires est hospitalisé.

Selon une étude de l'UNICEF, publiée en septembre 2014 et concernant les 6 – 18 ans, plus d'un jeune sur trois (36,3% des participants) serait en souffrance psychologique et 45 % des interrogés « se sentent vraiment angoissés de ne pas réussir assez bien à l'école ». Jeanne Siaud-Facchin, psychologue à l'unité adolescente, cite deux chiffres lors d'une de ses interventions (1er octobre 2014) : 50% des parents sont inquiets pour la réussite scolaire de leurs enfants et 85% des consultations en psychologie de l'enfant et de l'adolescent sont liées à des motifs autour de l'école.

Nous nous sommes alors interrogés sur la place qu'accorde l'école à cette souffrance interne. La souffrance des personnels est de plus en plus reconnue grâce aux études de psychologie du travail. La violence institutionnelle ne fait pas partie des principales causes évoquées à l'école, contrairement à ce qu'il en est en psychologie du travail, mais elle semble pourtant avoir sa part dans les « problèmes scolaires ».

Processus d'origine

La souffrance est une notion très complexe et vague, car d'innombrables facteurs peuvent entrer en jeu et elle peut apparaître dans divers contextes et diverses circonstances de la vie. Elle implique les notions de durée et de compromis, car « souffrir, c'est endurer, éprouver, supporter quelque chose de désagréable »

(M. Lacour et D. Mellier 2013). Mal repérée, mal accompagnée, elle peut faire basculer l'individu dans une maladie somatique ou multiplier les difficultés et entraver l'inclusion sociale d'un individu.

Pour identifier cette souffrance, le meilleur moyen est de reconstruire l'histoire de vie de l'adolescent, avec un de ses intervenants familiers. Si l'on peut reconstituer, avec lui, sa biographie la plus complète possible, on peut espérer comprendre l'enchaînement des interactions et des événements qui l'ont marqué et l'ont prédisposé à cette souffrance psychique (Rapport du Ministère de l'Emploi et de la Solidarité Haut Comité de la santé publique, 2000). De plus en plus appelées à travailler en réseaux les unes avec les autres, les institutions doivent être évolutives et souples pour inventer des réponses adaptées aux souffrances toujours différentes selon les individus, leur histoire et leur milieu de vie. Les professionnels sont parfois contraints d'étendre leur champ d'activité ou de collaborer avec d'autres partenaires pour dénouer des situations touchant à la fois des adolescents et leurs pa-

rents, dont les conflits personnels s'entremêlent et se confondent.

La souffrance fait écho au phénomène de violence. La difficulté réside dans la définition des termes et ce que nous mettons derrière ces notions. De plus, il n'y a pas une, mais « des violences » qui seraient définies sur le mode d'interactions comportant deux ou plusieurs acteurs dont l'un porte atteinte à l'autre (E. Debarbieux 1999). Il faut préciser néanmoins que ces acteurs peuvent être des systèmes, comme l'entreprise ou l'école. Que ce soit au travers de la notion de souffrance ou de la notion de violence, il semble indispensable de prendre conscience de ce niveau.

Au travers de la notion de métier d'élève, il s'agit de prendre conscience du niveau institutionnel dans la souffrance de nos élèves. « Les Lycéens » de François Dubet (1991) avait fait apparaître, derrière les élèves, des jeunes plus occupés qu'on ne pouvait le penser à définir leur rôle dans une institution devenue incapable de les prescrire. Cette institution si souvent questionnée par ailleurs, est-elle prise en compte dans le discours sur la souffrance des élèves ?

La violence institutionnelle est un type de violence particulier. Au même titre que les individus et les collectifs, cette violence agit. Il s'agit d'une « force mal dirigée dans laquelle l'institution a une part de responsabilité » (R. Casanova, 2012).

Rémi Casanova analyse trois types de violence institutionnelle.

Celle liée aux missions de l'école. Ces missions ne sont pas toujours acceptées, donc peuvent être potentiellement violentes. Les enseignants sont censés les accepter même si parfois ils préféreraient des conditions plus faciles pour les exercer. Ce type de violence est consécutif à des choix politiques et s'impose donc par le haut.

En second lieu, celle liée aux fonctionnements et à l'organisation de l'école, à ses choix fonctionnels et organisationnels, à la hiérarchie de ses priorités, aux marges de manœuvre laissées aux établissements, aux dif-

La souffrance est une notion très complexe et vague, car d'innombrables facteurs peuvent entrer en jeu.

ficultés de gestion du temps et d'organisation des classes. Elle est partiellement (ir)réductible, et nécessite une vigilance de la part des professionnels.

Puis la dernière, issue de la violence en institution et non traitée par l'institution. Par exemple, si deux élèves se battent ou chahutent en classe, il s'agit d'une violence en institution, mais qui, non traitée, devient une violence institutionnelle. Le plus souvent l'institution nie cette violence. Une véritable pédagogie de la prévention de la violence est nécessaire pour parvenir à remédier à cette violence.

DES ÉLÈVES AU « TRAVAIL »

La souffrance au travail

Christophe Dejours (2011), psychanalyste et psychiatre, expose le phénomène grandissant de la souffrance au travail. On désigne par le terme de « risques psychosociaux » les risques professionnels de natures diverses mettant en jeu l'intégrité physique et la santé mentale des salariés et qui ont, par conséquent, un impact sur le bon fonctionnement des entreprises (définition du ministère du Travail).

Les études de Christophe Dejours sont centrées sur l'investigation des ressources psychiques mobilisées par ceux qui parviennent à résister aux effets négatifs du travail, c'est-à-dire les stratégies de défenses contre la souffrance au travail. Dans

le monde du travail, on use de méthodes cruelles afin d'exclure les plus faibles et d'exiger des autres des performances toujours supérieures en matière de productivité, de disponibilité, de discipline et de don de soi.

Les sciences du travail ont mis en évidence depuis les années 70 « la crainte de l'incompétence ». Mais les contraintes sociales du travail empêchent le travailleur d'effectuer ses tâches par divers biais tels que le mauvais climat social, la rétention d'informations, la lourdeur du système... De plus, la « psycho dyna-

mique de la reconnaissance » joue un rôle dans la souffrance au travail et la possibilité de transformer cette souffrance en plaisir, en lien avec la construction de l'identité du sujet, armature de la santé mentale. Christophe Dejours souligne l'existence de « stratégies collectives de défense », mais également la présence d'une forme de « déni » de la part des organisations politiques et syndicales et une banalisation des actes « désespérés ».

Il s'agira de prendre en compte l'ensemble de ces critères dans l'analyse de nos divers portraits d'élèves. Identifier la présence de ces facteurs dans les discours permettrait de faire un lien entre la souffrance de l'élève, et la souffrance dans le monde du « travail ». Et surtout, de faire un état des lieux des prises de conscience.

Dans la mesure où le travail scolaire constitue une activité sociale spécifique, il mérite d'être étudié en tant que tel (A. Barrère 1997). Qu'en est-il de la souffrance dans cette activité ? Cette auteure souligne les contraintes d'organisation du travail, la multiplication des tâches demandées par les enseignants, l'incapacité à comprendre les normes du « travail scolaire », ce qui engendre une insécurité permanente pour certains lycéens et finit par produire une étrangeté à son propre travail et un doute de soi. Ces enquêtes permettent d'avancer sur l'instrumentalisme des lycéens et c'est en cela que nous nous rapprochons des études de C. Dejours. L'instrumentalisme comme principe organisateur du travail scolaire L'instrumentalisme informe directement les pratiques lycéennes, en donnant des priorités dans le travail (Anne Barrère, 1997). Cet instrumentalisme qui peut transformer les enjeux éducatifs et pédagogiques en stress permanent vécu dans une situation de concurrence.

Le métier d'élève

De nombreux ouvrages et articles francophones (Perrenoud, 1994; La Borderie, 1991 ; Sirota, 1993) ont essayé de définir le métier des élèves. Si

On use de méthodes cruelles afin d'exclure les plus faibles et d'exiger des autres des performances toujours supérieures.

les élèves ont un métier, ils ont aussi un travail, qu'il est souvent difficile de décrire. Pourtant, être élève est le premier métier de la vie humaine.

Si nous prenons les définitions de « métier » dans le *Petit Robert*.

1. Genre d'occupation manuelle ou mécanique qui trouve son utilité dans la société (stylo, livres, ordinateur)

2. Tout genre de travail déterminé reconnu ou toléré par la société et dont on peut tirer ses moyens d'existence.

3. Occupation permanente qui possède certains caractères du métier (le salaire n'est pas obligatoire pour parler de la notion de métier : métiers associatifs, activités du père ou de la mère de famille)

Trois définitions s'appliquent bien à l'idée de « métier d'élève »

C'est un métier d'apprendre, avec ses techniques, ses méthodes, ses activités propres, sa raison d'être économique et sociale, sa responsabilité : « *Faire confiance à la jeunesse c'est d'abord reconnaître son travail ; à partir de cela, rien n'est impossible* » (La Borderie, 1991, p. 14). Le travail des élèves, comme celui des adultes obéit à des exigences de productivité et de qualité (La Borderie, 1991). Le concept de métier d'élève (Coulon, 1993; Sirota, 1993, Sembel, 2003), permet de relier l'activité intellectuelle des élèves et des étudiants au fonctionnement réel des institutions scolaires. Être élève, ce n'est pas seulement acquérir des connaissances et des savoirs-faire, mais aussi de nombreuses règles du jeu, parfois implicites (montrer de l'intérêt, éviter les punitions, faire le travail demandé, etc.) souvent conformistes. Ces règles indispensables pour la bonne intégration dans l'établissement et dans les groupes de pairs (Perrenoud, 1994). L'ensemble de ces auteurs nous permet d'établir un vrai lien entre le travail scolaire et le travail de l'adulte au travers de ce concept de « métier ». Il s'agit dans notre étude de se questionner sur le lien entre la souffrance du travailleur adulte et celle de l'élève sous la même notion.

Décrivant l'expérience lycéenne, F. Dubet et D. Martucelli (1996) semblent souligner que ce qui est difficile à vivre, ce n'est pas tant le poids du travail, de la discipline ou de l'organisation, que le sentiment d'être dans un système traversé par une chaîne de mépris et par la menace latente d'une destruction de l'image de soi. C'est une étude qui nous permet de faire le lien entre la souffrance de l'élève et la perte du sens de l'école.

De plus, il semble qu'il y ait un véritable déni collectif (B. Mabilon-Bonfils, 2011), à admettre qu'il y ait chez les élèves des facteurs de souffrance dus à la violence institutionnelle de l'école. La dimension sociétale de la souffrance scolaire est soulignée. La précarité sociale, la pression sociale, particulièrement familiale autour de la réussite scolaire, les interactions juvéniles pouvant être compliquées à l'adolescence, sont invoquées. Mais quand les facteurs spécifiquement scolaires ne sont pas pris en compte, ne peut-on considérer comme des « alibis » ces invocations de sources de souffrance toujours situées, ailleurs, en dehors de l'école ? La souffrance au travail serait-elle l'apanage des adultes ? Selon l'étude d'Yveline Fumat (1996) sur les groupes d'entraînement à l'analyse des situations éducatives (GEASE) il y a différents niveaux à prendre en compte dans une situation : la personne, le groupe et l'institution. Or, les déterminants institutionnels sont souvent oubliés. Ainsi, les raisons invoquées par un élève en situation d'échec scolaire (par exemple), sont souvent exclusivement en lien avec les relations interpersonnelles. Il s'agit alors, pour l'étude des situations de souffrances psychiques, de prendre en compte tous ces niveaux d'analyses et d'explorer particulièrement celui de l'institution. « École obligatoire, programmes obligatoires, horaires obligatoires, contrôles permanents, murs, portes, etc., » l'institution scolaire est très lisiblement une institution où s'exerce une contrainte constante où il s'agit de « *placer un enfant en situation d'avoir à apprendre*

Être élève est le premier métier de la vie humaine.

quelque chose qu'il n'est pas en état d'apprendre » (D Calin 2014). Il y a là une violence structurelle de l'institution scolaire qui se manifeste explicitement par le principe de l'obligation scolaire. D'autant plus destructrice qu'elle est fréquemment répétée indéfiniment pour les mêmes élèves, ceux qui sont d'emblée les plus éloignés des attentes scolaires.

PORTTRAITS

Enquête

Dans notre recherche nous avons conduit des entretiens semi-directifs dans un collège, aux abords d'une grande ville, avec cinq élèves en classe de 3ème (14-15ans). Pour déceler les phénomènes de déni et d'alibi, nous exposons une situation fictive aux sujets en lui demandant d'y réagir. En effet, ce procédé est une technique utilisée en psychologie et en pédagogie pour mettre la personne face à une situation concrète et pour rendre plus transparent le discours en détournant les mécanismes de défense. En effet, le sujet réagit à une situation qui n'est pas la sienne et peut donc se laisser aller davantage.

Le Déni est la non-prise en compte de la souffrance de l'élève. L'Alibi est l'attribution de cette souffrance à une ou des cause(s) extérieure(s) à l'école (relation interpersonnelle, problèmes familiaux, crise d'adolescence, etc.).

Il s'agit néanmoins de relativiser les deux notions d'Alibi et de Déni, par la présence de « causes intermédiaires ». En effet, certaines causes de souffrance n'émanent pas directement de l'école, mais peuvent, en quelque sorte, en découler. Il peut s'agir alors d'effets induits de l'institution, par exemple le harcèlement scolaire.

La relation avec le groupe est néanmoins mise au niveau « phénomène de groupe » (GEASE, Y Fumat), mais nous nous intéressons ici au niveau institutionnel. Il s'agit alors de pouvoir interpréter la part de responsa-

bilité de l'institution dans ce constat et d'être conscient des précautions à prendre pour l'analyse des résultats. La situation exposée reste très générale et fait apparaître de nombreuses indications qui pourraient être des causes de souffrance pour notre élève fictif, tout en restant imprécises.

Dans un premier temps, des entretiens avec cinq élèves ont été effectués. Puis des entretiens avec leurs interlocuteurs principaux, trois enseignants. Il s'agit là d'un entretien différent, car non centré sur leur vécu professionnel (comme l'étude de Maranda et al. 2013) mais sur les élèves. Reconnaissent-ils une souffrance chez les élèves ? Nous recherchons ici la représentation mentale que les élèves et enseignants ont, de la souffrance, et la part de violence institutionnelle qu'ils reconnaissent dans celle-ci.

Analyse

Dans le discours des enseignants, nous repérons que les violences institutionnelles sont reliées aux réformes qui ne vont pas dans le « bon sens », il semblerait, selon eux, que les principes organisationnels fondamentaux de notre système scolaire soient en contradiction.

Nous pouvons voir également que la notion « métier d'élève » gêne les professeurs. Cette notion semble heurter l'interprétation que les enseignants font de leur propre métier. Mais aussi les conditions de toute l'institution scolaire, se sentant dépossédé d'un certain tour de main et de traditions (Perrenoud, 1996). Les enseignants appréhendent l'élève et son travail comme à part d'un système autonome et adulte. Mais il semble qu'il y ait un souci de définition théorique. Pour eux, le statut d'élève semble incompatible avec l'idée de « métier ». « *Métier collégien, métier élève ça ne se dit pas. Un métier c'est quelque chose pourquoi on a été formé, c'est l'aboutissement d'année d'études, il y a un salaire... ça me choque même.* » Cependant, nous pouvons voir qu'un professeur sorti de formation il y a peu de temps semble davantage adhérer à la notion de métier d'élève

Les enseignants appréhendent l'élève et son travail comme à part d'un système autonome et adulte.

et aux violences institutionnelles : « Trouve un métier où tu fais ça toute la journée, tu écris, tu rabâches, tu rabâches, en ayant 10min de pause le matin, 1h pour manger et le passage au self... enfin quel mode de vie c'est ? ».

Il est important de souligner que chaque enseignant aborde le sujet de la souffrance des élèves de façon différente par rapport à son expérience. En effet, son propre rapport à l'école lorsqu'il était au collège, mais aussi, le fait d'être soi-même en souffrance ou d'avoir été confronté à celle-ci modifie le rapport à la souffrance chez l'élève. Qu'est-ce qui explique pour Mme S la souffrance de l'élève ? « *Le premier truc pour moi c'est le deuil, des problèmes personnels, familiaux, ou une crise existentielle, il ne sait pas trop ce qu'il veut faire et ça le tracasse. Un trouble personnel ou du harcèlement. Et je suis personnellement touchée par le harcèlement, je me sens concerné par le sujet car ma fille en a été victime. Et l'école ne fait pas toujours ce qu'il faut...* »

Comme l'affirme Dejours (2009) : « *Toutes les stratégies de défenses individuelles et collectives ont en commun de produire un déni de perception de ce qui fait souffrir. Donc elles ont pour principe de rétrécir, d'engourdir la capacité de penser, en vue de sauvegarder l'équilibre psychique* » L'Alibi apparaît en premier dans les discours selon notre hypothèse. Mais nous pouvons observer une certaine banalisation de la souffrance et parfois une part de déni lorsque le sujet est envahi par sa propre souffrance. « *Au niveau de l'équipe des professeurs, ce n'est pas agréable, ce n'est pas un bon climat. J'apprécie beaucoup la nouvelle équipe de direction, l'ancienne nous prenait comme des moins que rien...* ».

L'action de l'école et de la communauté éducative face à un élève en mal-être est réelle, mais finalement comment repérer ces signes avant le passage à l'acte ? Il semblerait que ce ne soit pas si simple dans l'enceinte de la classe pour les professeurs. « *Si on repère oui. Et la grosse difficulté c'est de le repérer. Mais comment veux-tu que l'on sache ? Nous en*

tant que prof on va pas le savoir, sauf si cela a été repéré par d'autres... Et pour moi il y a un réel souci entre les profs et la vie scolaire ». La vie scolaire qui englobe aujourd'hui le « dans et hors de la classe » ne semble pas encore totalement intégrée chez les enseignants qui considèrent l'heure de cours comme univers clos. Nous repérons néanmoins la présence, dans les trois entretiens, d'éléments comparables à la souffrance observée dans le monde du travail notamment l'importance de la lourdeur du système et du climat social.

Concernant les élèves, lorsque nous leur demandons « *qu'est-ce que tu penses de ton collègue ?* » ils répondent tous de manière assez directe « *bien.* » Mais on sent une certaine retenue. En effet, comment aimer une chose obligatoire, dont on n'est d'ailleurs pas en droit de se soustraire ? Formulée en début d'entretien, posée en bloc et formulée de façon générale, la réponse est difficile à interpréter, car elle est complexe et ambivalente (C. Rappaport, 2010). Suite à la situation fictive, nous percevons de plus en plus ce que peut ressentir l'élève.

L'analyse de la situation est majoritairement faite au niveau de la personne, puis au niveau du groupe. Le niveau institutionnel n'est pas d'emblée abordé, mais il est indirectement exprimé au travers de tous les entretiens. Dans le discours nous pouvons repérer la violence institutionnelle liée aux missions et à l'organisation « *Ben non parce qu'on répète, on répète et on répète : Il n'y a pas assez de choix pour moi. Pas assez de nouveautés dans les différentes matières* ».

La place du groupe est très importante. Les élèves mettent en avant les difficultés relationnelles avec leurs pairs dans la souffrance. Le harcèlement, être seul face au groupe, est pour eux le premier risque de souffrance. En effet, l'école c'est aussi la rencontre avec les autres. Selon les armes identitaires et surtout le narcissique de chaque adolescent, cette rencontre va être fondamentale, et influencer sur les apprentissages, mais aussi le bien-être à l'école (C. Rap-

L'obligation de s'adapter à un lieu où il serait normal de souffrir pour réussir.

paort, 2010). Lorsque la violence institutionnelle est soulignée, ce sont les catégories « perte du sens de l'instruction des savoirs », « pénalisation des apprentissages », « morcellement des emplois du temps et de l'espace scolaire », et « l'orientation à l'aveugle, la notation » qui prennent de l'importance pour les élèves (B. Defrance, 2013).

« *Les plus fréquents cas c'est quand tu n'as pas confiance en toi, et tu essaies toujours de faire plus, mais quand tu vois que tes notes baissent tu n'es plus concentré...* » Nous pouvons voir l'influence de la notation qui peut démotiver certains élèves. « *Pour s'orienter, on a toujours peur de faire le mauvais choix (...) J'ai peur de pas réussir ... si je vais en bac S, pour faire psychologue ou quoi, je stresse de pas réussir parce que c'est difficile et j'ai peur de ne pas y arriver.* » L'orientation comme un choix unique où le droit à l'erreur n'existe pas selon les élèves. Mais existe-t-il réellement ? Les passerelles ne semblent pas être si simples à traverser.

La dimension scolaire de la souffrance à l'école n'est donc pas déniée. Cependant elle peut paraître comme « normale », due à l'obligation scolaire, à l'obligation de s'adapter à un lieu où il serait normal de souffrir pour réussir. La violence institutionnelle liée aux fonctionnements et à l'organisation de l'école peut d'ailleurs être assez marquée « *cette année ça va, mais l'année dernière on avait 7h de cours, on terminait jamais, heu... on commençait toujours à 8h et on finissait à 17h ! je n'en pouvais plus. Ce qui stresse aussi c'est les notes, je me compare toujours aux autres...* ». « *Souvent on a les mêmes cours. Ça ennue... Ça serait bien un emploi du temps avec les cours plus séparés. Par exemple le Lundi il a ... Français puis il a Maths, le lendemain il faudrait qu'il ait par exemple arts plastiques pour le détendre et après un autre cours de ce genre-là, comme musique.* »

Plusieurs liens peuvent être établis avec les risques psychosociaux de la souffrance chez le travailleur (C. De-

jours, date). En effet, la crainte de l'incompétence, la baisse de la solidarité (individualité, pression de la réussite et de la sélection), le climat social (relation entre pairs, relation avec les personnels), la lourdeur du système, et le besoin de reconnaissance sont des critères directement ou indirectement abordés par les élèves.

DISCUSSION

L'analyse des entretiens pour l'ensemble des sujets montre que les discours sur la souffrance relèvent des deux premiers niveaux d'interprétation, celui de la personne et celui du groupe (GEASE, Y. Fumat). Le troisième niveau, l'institution, est le plus souvent omis, ou abordé de façon indirecte. Nous pouvons observer qu'il n'y a pas de réel Dénier de la souffrance de l'élève. Pourtant, il existe une certaine banalisation de cette souffrance, la situation fictive étant perçue comme anodine pour les enseignants notamment. Dans la fiction présentée, la chute de l'histoire est ce qui surprend le plus l'ensemble des sujets. Nous analysons les premières réactions que ce soit verbales (« *Ce que tu décris au début c'est assez courant, cela peut être des élèves que j'ai croisés.. heu.. la fin est un peu radicale je trouve...* ») ou physiques (haussements de sourcils au moment de la chute pour la plupart d'entre eux). Néanmoins l'acte suicidaire est possible selon eux, et même une situation déjà vécue pour deux enseignants sur trois.

Les causes spontanément évoquées sont celles dues à la crise adolescente, aux relations complexes avec les pairs (plus précisément le harcèlement) ou en troisième lieu, au contexte familial, que ce soit pour les élèves comme pour les enseignants. On peut voir là autant d'alibis.

Les violences institutionnelles ne sont le plus souvent qu'abordées secondairement et ne sont exprimées qu'au travers de la notation et de l'orientation qui peut être source de difficultés pour l'élève. La di-

mension scolaire de la souffrance à l'école est néanmoins plus présente dans les discours des élèves que dans celui des enseignants. En effet, la violence institutionnelle liée aux missions et à l'organisation (R. Casanova) est systématiquement abordée par les élèves. Il semble que les enseignants protègent toujours leur espace « classe », considéré comme lieu sécurisant, comme si la prévention et les actions contre la violence ne concernaient que son « dehors ». Les élèves soulignent pourtant les nombreuses difficultés dans la classe (concernant les apprentissages, les différences entre enseignants, la notation, la monotonie des cours...).

Le lien entre souffrance à l'école et souffrance des adultes au travail est manifeste.

Il est intéressant de remarquer qu'il y a une différence entre les débuts d'entretiens de chaque groupe de sujets. En effet, alors que les élèves dressent majoritairement un constat positif de leur établissement, les enseignants nous indiquent d'emblée des violences : précarité de l'emploi, ambiance générale dégradée, difficultés de communication au sein de l'équipe. Il semble que la violence institutionnelle soit abordée plus facilement par les enseignants lorsque cela concerne leur propre souffrance. Toutefois, dans ces cas, il devient difficile, au cours de l'entretien, de faire une analyse globale de la situation avec la prise en compte des multiples facteurs à risques que ce soit pour les enseignants comme pour les élèves.

L'analyse des entretiens le montre : le lien entre souffrance à l'école et souffrance des adultes au travail est manifeste. En effet, nous retrouvons dans les divers entretiens nombre de risques psychosociaux observés par C. Dejours (1998) tels que : la crainte de l'incompétence, la baisse de la solidarité (sentiment de compétition, lien avec la notation), le climat social, la lourdeur du système et le déficit de reconnaissance. De même, on peut y reconnaître deux stratégies de protection bien connues du monde du travail. L'investissement personnel peut

se retrouver dans le cas où l'élève se met une pression pour réussir. On observe également une stratégie de mise à distance dans les portraits où les élèves souhaitent seulement « *passer vite à autre chose* », tentent de trouver une motivation extérieure. Concernant l'expression « métier d'élève », il semble que la difficulté pour les différents sujets (enseignants comme élèves) soit d'accepter de transporter le vocabulaire du travail à l'école. L'école est considérée comme un passage obligatoire pour accéder au monde du travail. Le terme « métier » gêne les enseignants qui tendent à l'assimiler à celui de « salarié » ou d'« ouvrier ».

CONCLUSION

Les souffrances à l'école ont toujours plus ou moins existé. Elles étaient autrefois cachées, refoulées ou même considérées comme normales, de l'ordre de l'initiation (bonnet d'âne, brimades, bizutages...). En effet, le phénomène n'est pas nouveau, mais il commence à être pris en compte, dans toute sa dimension, par les acteurs de l'école.

Nous ne nous sommes pas attardés sur l'incidence des facteurs extra scolaires, que nous reconnaissons au demeurant, dans l'apparition ou le développement de souffrances. En effet, certains facteurs ne tiennent pas à l'institution scolaire, mais il est important de souligner qu'ils s'y manifestent au quotidien (pression familiale, interactions juvéniles, événements de vie...) Notre proposition était de nous intéresser aux dimensions du contexte institutionnel, structurel et professionnel de l'école.

Nous avons pu observer que la violence institutionnelle, si elle est exprimée, l'est seulement dans un second temps. Il n'y a donc pas de Déni de la souffrance, mais celle-ci est traduite en termes d'Alibi dans le sens où il est plus difficile pour les sujets d'explorer la dimension « institution » dans l'analyse des souffrances. Le chercheur doit s'efforcer de pratiquer une

écoute réelle des élèves et de leurs interlocuteurs les plus proches pour questionner leurs représentations de la souffrance.

Au contraire, dans le monde du travail, la souffrance du professionnel fait l'objet de nombreuses recherches. La performance individuelle, les nouvelles méthodes de gestion, l'augmentation des pathologies de surcharge (burn-out) traduisent la nécessité de réorganiser le système et de revaloriser le travail collectif. Pourquoi alors la souffrance au travail est-elle reconnue dans le monde professionnel et non dans le monde scolaire ?

Dans les premiers travaux sur le sujet, la notion de « métier d'élève » [Perrenoud, 1994] ou de « métier d'étudiant » [Coulon, 1997] renvoyait prioritairement à l'implicite des codes scolaires ou aux stratégies des élèves pour ruser avec les règles d'un monde perçu comme contraignant et rébarbatif [Dessus, 2004]. La théorie débouchait sur des préconisations relatives à l'explicitation des codes et au

sens à donner aux activités scolaires. Elle n'engageait pas de comparaison très poussée entre l'école et le monde du travail. Lorsqu'on explicite ce lien, l'idée de « métier d'élève » vient bousculer les représentations que se font les enseignants du statut d'élève et les oblige à questionner l'institution scolaire.

L'émergence de nouvelles réflexions sur les rythmes scolaires, les classes sans notes, le climat scolaire, témoigne d'un désir d'améliorer les conditions du métier d'élève. Pourtant, il semble y avoir des verrous, des freins. En effet, il semble que les élèves soient encore considérés seulement comme des enfants placés dans un lieu à part. Cette recherche amène donc à se demander s'il ne faut ne pas prendre au sérieux le travail de l'élève et même considérer l'élève comme un travailleur pour pouvoir prévenir ses souffrances et agir sur elles ■

BIBLIOGRAPHIE

Ballion R. (1994). *Les lycéens et leurs petits boulots*. Paris : Hachette.

Barrière A. (1997). *Les lycéens au travail* Paris PUF.

Baudry P., Blaya C., Choquet M., Debarbieux E. et Pommereau X. *Souffrances et violences à l'adolescence. Qu'en penser ? Que faire ?* : rapport à Claude Bartolone, ministre délégué à la ville. Paris : ESF, 2000, 161 p. (Actions sociales / Confrontations).

Carra C. et Mabilon-Bonfils B. (2012). *Violences à l'école. normes et professionnalités en questions*. Education et formation Artois Presses Université.

Charlo B. et Emin J.-C. (1997). *Violences à l'école. Etat des savoirs*. Armand Colin, 410p.

Circulaire n°82-482 du 28 octobre 1982 « Rôle et conditions d'exercice de la fonction des conseillers d'éducation et des conseillers principaux d'éducation. »

Circulaire n°91-148 du 24 juin 1991 « Promotion de la santé des jeunes scolarisés »

Circulaire n° 2001-012 du 12 janvier 2001 « Orientations générales pour la politique de santé en faveur des élèves »

Circulaire n°2010-013 du 29 janvier 2010 « Accompagnement personnalisé au lycée d'enseignement général et technologique »

Code de l'éducation - Version consolidée au 16 octobre 2014

Coulon A. (1993). - *Ethnométhodologie et éducation*, Paris, PUF.

Debarbieux E. (1993). *Violence et école — La violence dans la classe*. Paris, PUF

Décret n°84-689 du 17 juillet 1984 relatif aux actes professionnels et à l'exercice de la profession d'infirmier

Defrance B. (2013). *Les sept violences que l'école inflige aux enfants et esquisse des réponses institutionnelles à ces violences*. Article cité par « à l'école du possible ».

Dejours C. (1998). *Souffrance en France, la banalisation de l'injustice sociale*. 1e édition.

Dejours C. (2008). *Travail, usure mentale. Psychopathologie et psychodynamique du travail*. Paris. Bayard. 4^e édition.

Dejours C. (2011). *Sortir de la souffrance au travail*. Article paru dans le Monde. 21.02.2011

Delvolve N. (2010). *Stop à l'échec scolaire : l'ergonomie au secours des élèves*. De Boeck. Collection Comprendre.

Dubet F. (2002). *Le déclin de l'institution*. Paris : Seuil.

Dubet F. et Martucelli D. (1996). *Sociologie de l'expérience scolaire*. Paris : Seuil.

Dubet F. et Merle P. (1992). *Les lycéens*. Revue française de sociologie p 110-112.

Erikson E. (1994, rééd. 1998). *Adolescence et crise. La quête de l'identité*. Champs Flammarion Sciences.

Freud A. *Le moi et les mécanismes de défense*. Ed. PUF, Paris, 1949.

Fumat Y. (1996). *D'un ensemble confus à un réseau de causes : Le GEASE*. Cahier pédagogique n°346, Septembre.

Gardou, C. (2005). *Fragments sur le handicap et la vulnérabilité, pour une révolution de la pensée et de l'action*. Erès.

Gaulejac V. (de) (2011). *Travail, les raisons de la colère*. Paris, Le Seuil.

Girard R. (1986). *Le bouc émissaire*. Le livre de poche.

IPDTQ - Institut de psychodynamique du travail au Québec 2006. *Espace de réflexion, espace d'action en santé mentale au travail*. Sainte-Foy. Presses de l'université Laval.

La Borderie R. (1991). *Le métier d'élève*. Paris : Hachette.

Lacour M. et Mellier D. (2013). *La souffrance d'école, enjeux cliniques...et institutionnels des groupes de soutien au soutien*. Eres. Revue de psychothérapie

psychanalytique de groupe. n°61 p 153 à 164.

Laplanche J. et Pontalis J-B.(1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris, éd. 2007 PUF - Quadrige Dicos Poche.

Laufer E. (1989). *Adolescence et rupture du développement*, Ed. : PUF.

Mabillon-Bonfils B. (2008). *Du sujet « foucauldien » au sujet postmoderne : Laïcité et déni du politique dans le système scolaire français*. Revue des sciences de l'éducation, 34, 2 : 465 - 484.

Maranda M-F., Viviers S. et Deslauriers J-S. (2013). « *L'école en souffrance* » : recherche-action sur les situations de travail à risque pour la santé mentale en milieu scolaire. Dans Nouvelle revue de psychosociologie (n°15).

Meirieu P. (2008). *Lutter contre « l'échec scolaire » : pourquoi ? Comment ?* Article café pédagogique.

Merle P. (2005). *L'élève humilié : l'école un espace de non droit*. Paris : PUF. 214 p. (Éducation et formation)

Ministère de l'éducation Nationale : *Une école bienveillante face aux situations de mal-être des élèves. Guide à l'attention des équipes éducatives des collèges et des lycées*. 2013.

Ministère de l'éducation nationale, Fédération française de psychiatrie et Ministère des affaires sociales et de la santé. *Souffrance psychiques et troubles du développement chez l'enfant et l'adolescent*. Guide de repérage. A l'usage des infirmières et assistants de service social de l'éducation nationale. 2013

Ministère de l'Emploi et de la Solidarité. Haut comité de santé publique. Rapport du groupe de travail : *La souffrance psychique des adolescents et des jeunes adultes*. Février 2000.

Morisset C. Mémoire, Etude professionnelle. ENSP : école nationale de la santé publique. *Repérer; dépister et prendre en charge la souffrance psychique chez les adolescents en milieu scolaire*. 2007.

Payet J-P. (1998). *La ségrégation scolaire : une perspective sociologique sur la violence à l'école*. Revue française de pédagogie, vol 123.

Perrenoud P. (1994). *Métier d'élève et sens du travail scolaire*. Paris : E.S.F.

Rappaport C. (2010). *Goût et dégoût de l'école*. ERES / La lettre de l'enfance et de l'adolescence n° 80—81 pages 31 à 38.

Recommandations pour les actions régionales et locales. *Prévention primaire du suicide des jeunes*. Sous la direction de la caisse nationale de l'assurance maladie des travailleurs salariés (CNAMTS), le comité français d'éducation pour la santé (CFES) et la fédération nationale de la mutualité française (FNMF). Guide action. Décembre 201.

Reynaud M. et Malarewicz J.A (1996). *La souffrance de l'homme : Une approche globale du fonctionnement psychique*. Albin Michel.

Sembe N. (2003). *Autour des mots « le travail scolaire »*. Recherche et Formation, 44, 125-135.

Sirota R. (1993). *Le métier d'élève*. Revue Française de Pédagogie, 104, 85-108.

UNICEF - *Communiqué Adolescents en France : le grand malaise*. Publié le lundi 22 septembre 2014. Site unicef.fr

ANNEXE N°1

Situation fictive (pour enseignants et élèves)

Nous sommes dans un collège situé aux alentours d'une grande ville. C'est un collège assez important, d'environ 800 élèves. Les élèves viennent de milieux très variés, le taux de participation de ces élèves dans leur établissement est plutôt moyen. L'équipe pédagogique et éducative est assez stable, une bonne entente est perçue dans le service. Charles a 14 ans. Il est un élève de cet établissement depuis la 6^e. Il est issu d'une famille de classe moyenne, et il est second d'une fratrie de 3 enfants. Le papa de Charles est artisan et sa maman est agent comptable. Il est passé en 3^e, dans une classe de 29 élèves, il a des assez bons résultats mais l'appréciation globale c'est qu'il pourrait faire beaucoup mieux. Il fait partie d'un club de football, il est défenseur, dépenser son énergie sur le terrain lui fait beaucoup de bien.

Depuis la fin d'année de 4^e, Charles a commencé à changer de comportement. Il a commencé à grandir et à changer physiquement. Il se pose beaucoup de questions sur son avenir, surtout qu'il n'est pas sûr de ce qu'il veut faire. Les professeurs parlent souvent du niveau du lycée général mais s'il choisit un lycée professionnel, Charles a l'impression de devoir déjà choisir un métier. Mais il ne veut pas se préoccuper de ça maintenant. S'amuser avec les copains, profiter de la vie, et ne pas faire comme ses parents, c'est son objectif. Même si au fond, ses amis, Enzo et Jean, sont de plus en plus énervants, et leurs remarques le blessent parfois. Ce début d'année est difficile. Avant il avait de meilleures notes que Paul, et depuis quelques semaines ses résultats ont baissé. Selon lui les professeurs sont de plus en plus pénibles et ils lui font des remarques sur son comportement alors que pour lui il ne fait rien de mal. Enfin... c'est surtout que tout le monde bavarde dans sa classe, il n'est pas tout seul.

Néanmoins, certains de ses copains s'inquiètent pour Charles. Ils repèrent que Charles se replie de plus en plus sur lui-même, il passe de plus en plus de temps seul durant les pauses et le temps du midi alors qu'avant il était plutôt « populaire » et intégré. Le matin il a du mal à se lever et il est parfois très stressé de venir à l'école. Charles pleure souvent le soir en écoutant de la musique et ça l'énerve d'être comme ça. Il pense parfois à quitter ce monde, ça lui fait peur...

(Questions de relance ouvertes préparées)

ANNEXE N°2

Passages d'entretiens retranscrits

Prof 1 : Professeur de langues anciennes

(...) Je fais un distinguo entre profs et l'ambiance du collège avec les élèves. Le climat général, violent, c'est le mot qui me vient, car il y a trop d'élèves, ça crie, ça pousse, ça s'insulte. Après dans mes classes ça ne se passe pas du tout comme ça.

Moi j'ai fait que trois établissements, le premier en tant que stagiaire, puis un collège de campagne pendant 10 ans, puis ici. Sachant que les élèves d'il y a 19 ans ne sont pas du tout les mêmes, j'ai déjà eu un gros choc en arrivant ici. Parce qu'il y avait 2 fois plus d'élèves, ça me gêne beaucoup que je connaisse pas tous les élèves et que les élèves ne connaissent pas tous les profs. Je trouve que c'est facteur de dysfonctionnement, s'ils nous connaissaient plus ça se passerait différemment.

Au niveau de l'équipe des professeurs, ce n'est pas agréable, ce n'est pas un bon climat. J'apprécie beaucoup la nouvelle équipe de direction, l'ancienne nous prenait comme des moins que rien et, maintenant le climat soit plus zen, mais les profs ne s'entendent pas forcément. On ne travaille pas ensemble, il y a des oppositions de personnes (...)

Les élèves ne sont pas respectueux de l'institution, ils se mettent pas direct dans l'ambiance de cours, les professeurs ne regardent pas si les élèves suivent derrière eux, les élèves se faufilent et ils s'en préoccupent pas. Et plus le temps passe plus les élèves arrivent en retard. Pour moi il faut que les choses soient plus cadrées.

(Situation fictive)

(...) Crise d'ado, ado en danger, à surveiller, à repérer, voilà. Je pense que c'est une souffrance d'ado, que ça peut arriver..

(...) il est pénible, bon élève, mais avec des résultats qui ne correspondent pas à ses capacités, alors est ce que ce gamin est en souffrance ? Ou en crise ? Ou fainéant ?

(...) la grosse difficulté c'est de le repérer. Mais comment veux-tu que l'on sache ? Nous en tant que prof on va pas le savoir, sauf si cela a été repéré par d'autres... Et pour moi il y a un réel souci entre les profs et la vie scolaire. On n'est pas assez informé de situations critiques de souffrance d'enfants que vous percevez mieux que nous, et les assistants d'éducation aussi.

(...) Le premier truc pour moi c'est le deuil, des problèmes personnels, familiaux, ou une crise existentielle, il sait pas trop ce qu'il veut faire et ça le tracasse. Un trouble personnel ou du harcèlement. Et je suis personnellement touchée par le harcèlement, je me sens concernée par le sujet, car ma fille en a été victime. Et l'école ne fait pas toujours ce qu'il faut...

(...Existe-t-il une part de violence institutionnelle ? ...)

Heu... oui... oui... (Hésitante) oui certains élèves peuvent être comme ça, peur d'être noyé dans la masse, peur de ne pas être assez écouté... il y a la souffrance de ne pas réussir scolairement.

(...souvenirs ...) ... les autres. La crise d'ado, la reconnaissance, la façon dont j'étais habillée... la crise d'ado c'est pour moi le moment de la transformation et ça débute au collège... les 6^e sont d'ailleurs poussés trop vite vers l'adolescence vu qu'ils côtoient des adolescents toute la journée... les centres d'intérêt évoluent beaucoup, le corps change, il y a un culte de la personnalité, les collègues d'aujourd'hui sont plus source de souffrance que nos collègues à nous. Il y avait pas ces trucs de populaires, les réseaux sociaux... les élèves étaient moins violents en parole, là les gros mots, les insultes c'est tout le temps. Ce qui peut générer la souffrance chez les gosses aussi c'est de voir les professeurs se faire maltraiter ... Tu as des élèves qui sont insolents par rapport aux autres et il y a des élèves pour qui ça froisse. Il y a un décalage entre leur éducation et celle qu'ils constatent. Si un élève est insolent, la classe va suivre et va rire, et celui qui ne ressent pas les choses comme ça...

(Pouvons nous parler d'un « métier élève » ?)

Pas du tout. Métier collégien, métier élève ça ne se dit pas. Un métier c'est quelque chose pourquoi on a été formé, c'est l'aboutissement d'années d'études, il y a un salaire... ça me choque même. Pour moi c'est très grave, on aboutit à ces nouvelles réformes. Les élèves réussissent de moins en moins bien, on constate qu'ils ont beaucoup de mal à se concentrer, qu'il ne veulent plus apprendre, et du côté des élèves on entend qu'il y a trop de travail, trop d'heures de cours... On a de plus en plus de mal à faire ce qu'on faisait avant pour des raisons qui ne sont pas internes au collège (mal à la concentration) on fait des diapos, on les fait rire, on s'agite dans tous les sens, et le cours n'est plus quelque chose de statique. Et ces problèmes c'est externe à l'école, il faut les résoudre à l'extérieur, ou les résoudre à l'école mais d'une autre façon. Mais non, on se dit que vu qu'ils ont du mal

à se concentrer, on va faire des cours plus punchy, des EPI, où les élèves vont se sentir plus concernés, mais c'est de la poudre aux yeux. Et le mot « burn-out » de l'élève ça me fait bondir ! Il y a trop de choses de mélangées. Un burn-out professionnel c'est : trop de travail, ou je suis harcelé, et pour l'élève qui fait une déprime cela peut être trop de choses possibles. On ne peut pas dire à l'élève qui déprime, qu'il fait un travail et la solution c'est que je vais lui en donner moins.

Un élève de collège d'aujourd'hui, il doit avoir les moyens les capacités de travailler, de se concentrer, comme ce qu'on faisait nous. Pourquoi ils l'ont plus ?

L'Ecole doit changer c'est sûr ! Mais on se pose pas les bonnes questions. Pourquoi ces élèves sont dans cet état-là de violence ? De manque d'intérêt ? De souffrance ? Pourquoi et qu'est-ce qu'on peut faire ?

Prof 2 : Professeur de mathématiques

(Situation fictive)

C'est pas très drôle... Ce que tu décris au début c'est assez courant, cela peut être des élèves que j'ai croisés.. heu.. la fin est un peu radicale je trouve, mais ça doit exister. Je pense que ça ne doit pas être simple pour eux effectivement, la fin du collège, ça doit être angoissant. (...) de quitter le collège, c'est-à-dire qu'il y a des choix à faire, et choisir c'est renoncer. Cela demande des efforts et souvent je dis aux élèves engagez-vous, enfin engagez vous dans votre travail. Car certains élèves par peur de rater parce qu'il ont atteint leurs limites ou croient avoir atteint leurs limites par peur de s'engager préfèrent se dire je n'y arrive pas parce que j'ai rien fait. C'est plus facile à assumer. Et du coup, voilà, on sent que, j'aurais envie de lui dire, donne-toi à fond et après on verra bien, c'est un investissement. Mais beaucoup d'élèves ne prennent pas le risque de rater. Accepter l'échec, surtout pour des élèves pour qui ça a toujours bien marché.

(...) L'année dernière j'avais un élève, enfin il y a un élève qui a fait une tentative de suicide, qui était en souffrance pour plein de raisons. C'était pas tant le collège que ce qui se passait à la maison. Il allait pas bien, il était en surcharge pondérale, qui... pas bête du tout mais pas du tout dans le travail scolaire, il se sentait mal dans la classe, il avait des problèmes avec son père, avec ses frères et sœurs, enfin situation familiale très très compliquée. (...) Quand il y a du harcèlement, quand il y a des élèves qui n'en peuvent plus de venir au collège parce qu'ils savent qu'il vont se faire embêter, on va les bousculer... ; enfin la répétition perpétuelle d'agressions peut devenir insupportable, et puis ils mettent beaucoup de leur vie dans le collège. Enfin moi qui ai été animatrice en camps , les élèves mettent du temps avant de passer à autre chose, parler d'autre chose que leurs profs... et nous les profs on est pareil d'ailleurs. Donc le lieu de l'école est important.

Après est-ce que le collège pourrait provoquer le passage à l'acte, je pense que s'il y a un soutien de la famille derrière.. il y a des gens derrière, il va être signalé... après il y en a qui n'ont pas d'écoute à la maison... (...) Moi je ne crois pas que ce qui se passe en cours.. ; enfin je pense pas qu'il y ait des profs qui soient exigeants ou durs au point que ça mette un élève dans cette situation. Après ce sont des choses qui s'ajoutent... mais heu oui... le lien social.

(...) Pour moi ce qui me marque c'est qu'il ne sait pas trop où il veut aller, il sait peut-être pas comment s'y prendre. Il y en a qui savent où chercher, où trouver des réponses et d'autres non. Qui sont pas prêt à aller vers les réponses aussi...

Après il peut y avoir eu une histoire amoureuse... Ses parents qui vont pas bien... le chômage dans la famille, un problème de santé. Après il a du mal à se lever... il donne peut être pas assez de sens à tout ça. Quand on n'a pas de sens à venir au collège.

(...souvenirs...) C'était vachement bien. J'avais de super copains copines, on travaillait, moi j'avais de bons résultats donc bon... j'ai du avoir deux trois mauvaises notes pour me rabaisser le caquet. Je voyais mes copines qui pleuraient parce qu'elles n'avaient qu'un 13 ou un 14, ça, ça m'énervait un peu... Tu vois il y a aussi des élèves comme ça qui se mettent une pression... mais après moi j'étais d'humeur joyeuse, je profitais de ce qu'il y avait à apprendre, je profitais.

Ca a été dur justement après, surtout au lycée. J'étais encore sur le « tout est beau » et les lycéens avaient des préoccupations que j'avais pas. S'occuper des garçons je trouvais ça niais... Peut-être j'étais pas prête à ça, j'avais pas pu créer la confiance, je me retrouvais pas. Puis par rapport à l'orientation scolaire on ne se posait pas tant de questions qu'aujourd'hui. Moi j'avais des bons résultats alors j'allais en général et voilà, on se pose pas la question.

(... métier élève ...)

Alors ça... moi j'utilise ça... Mais ça peut mettre un peu de pression... c'est vrai que je n'ai jamais pensé à ça... En fait, c'est ce qu'on attend d'eux, après je dis métier , enfin c'est pour dire que j'attends d'un élève qu'il fasse le travail qui lui est demandé, mais c'est

avant tout un adolescent. C'est pas un ouvrier... Ca ne cache pas ce qu'il est. C'est un adolescent qui travaille... enfin je m'embrouille... Ou son rôle d'élève... je me suis jamais posé la question... enfin j'ai quand même l'impression que la pression va plus vers leurs pairs, réussir à s'intégrer. Ce qui est différent dans le monde du travail avec la pression de la hiérarchie.

Prof 3 : Professeur de SVT (sciences et la vie de la terre)

Difficile de parler du climat du collège, car très peu présent dans les murs.

(Situation fictive, au début le professeur fait des mimiques qui semblent dire « normal », il hausse les épaules, fait des sourires, jusqu'à la dernière phrase qui semble le surprendre.)

hum... heuuu... ouf... ça va être dur...

Ben c'est une situation banale, qu'on peut observer chez n'importe quel gamin, surtout en SVT, tous les comportements que tu as décrits on en parle. Donc oui c'est une situation qui me parle premièrement. Puis, c'est une situation où il faut faire gaffe, et j'essaye d'y faire gaffe parce que ça peut finir comme tu dis... enfin très mal. Parce que ces gamins là, à cet âge-là, ils sont très fragiles, ils ont besoin de davantage de soutien. Je peux identifier ce Charles à quelques élèves ça c'est sur. Ici peut être pas, parce que je suis présent 3h/semaine, mais dans mon autre collège j'en vois certains qui sont isolés, qui ont des comportements d'isolement, et on sent en classe quand un gamin a du mal à s'intégrer au groupe. Par exemple, quand on change les groupes ils aiment pas ça, ils ont leurs petites routines, etc. « oh moi je préfère faire mon TP avec untel ou unetelle » « oui mais moi je préfère que tu le fasses avec lui pour essayer de l'intégrer »... On le ressent en classe quand il y a des tensions entre les élèves, on sent quand ils s'aiment pas trop et ça on essaie en SVT plutôt en 3^e mais aussi en 4^e quand on travaille sur la reproduction heu... et sur le développement de l'organisme on essaie de mettre en place des petites perches « vous êtes pas tout seul, on est là, là pour vous aider, etc. il faut pas vous isoler etc. mais heu... il y en a quand même qu'il faut aller un peu les chercher, tu es sûr que ça va ? Tiens j'ai remarqué aujourd'hui que tu es un petit peu plus triste que d'habitude etc. et pour moi ça fait partie de mon métier, faire du social, de la surveillance pour que tout aille bien.

(...) on ne sait pas ce qui se passe dans la famille, donc on sait pas ce qui se passe chez lui (...) oui je pense qu'il peut y avoir un petit souci familial derrière, mais après à approfondir... et il faut surtout agir vite là, parce que les derniers mots de ton récit sont quand même assez durs... Je m'y attendais pas, sincèrement je m'y attendais pas. Quand on voit le début qui est très fleur rose on se dit putain la fin... c'est dur.. Mais c'est vrai que cela peut aller très vite. Ca me surprend un petit peu, mais en réfléchissant tu te dis ... oui dans la vie de tous les jours il y en a des enfants comme ça. Après il y a une chose aussi à laquelle j'ai pensé, c'est quand tu dis qu'il se fait souvent reprocher des petits trucs par ses camarades là ça peut partir sur le harcèlement et en ce moment on est en plein dedans. Je sais que nous, nous avons fait une sensibilisation, il y a eu deux cas de tentative de suicide...

(... violences institutionnelles ...) *Le stress qu'on peut donner aux gamins toute la journée, la surcharge de travail, etc, c'est énorme. Les enfants, enfin après si on compare avec d'autres pays, les enfants français arrivent à 8h ils repartent à 17h le soir et ils font que ça toute la journée. Trouve un métier où tu fais ça toute la journée, tu écris, tu rabâches, tu rabâches, en ayant 10min de pause la matin 1h pour manger et le passage au self... enfin quel mode de vie c'est ? C'est pas possible. L'Ecole c'est un stress, il y en a d'autres, dans d'autres pays qui sont moins stressante que la nôtre.*

Y'a des réformes à faire, pas celles qui sont faites en ce moment, mais voilà, ceux qui disent qu'il n'y a rien à faire et qui faut laisser comme ça je dis non. Ceux qui disent qu'il faut changer je suis d'accord mais pas comme ça. Il faut être plus réaliste. Plus en adéquation avec ce qu'il y a en ce moment. L'enseignant c'est son métier, il doit s'adapter, l'enfant lui il subit. Il faut agir pour l'enfant et pas pour autre chose.

L'effectif dans les classes c'est du grand n'importe quoi aussi. (... souvenir...) Pour moi c'était une Ecole complètement différente.

(... métier d'élève...) *Il faut éviter de faire trop vite grandir ces enfants. Les laisser à leur rythme, il faut une pédagogie, et c'est là où en ce moment ça pêche. Leur parler donc de métier, non.*

Ca me gêne un petit peu... je préfère parler d'apprenants. Pas de salariés, car tout travail mérite salaire et beaucoup d'élèves le pensent d'ailleurs « vous êtes payés et pas nous ». Mais métier non.

Il faut les habituer au monde du travail d'accord mais pas au collège.

Parce que pour moi le collège c'est une mini société, il y a des règles, des chefs qui dictent les règles et il faut respecter, une mini république.

Elève 1 : 14 ans / dans ce collège depuis la 6^e

B : Comment te sens-tu au collège ?

A : Bien

B : Ca veut dire quoi Bien ?

A : Ben... y a pas d'embrouilles... pas de choses... tout est bien ...

B : Qu'est ce que tu penses du collège ?

A : Ben il faut bien y aller... c'est un peu énervant, mais tu es obligé, c'est la loi et tout le monde t'oblige.

B : Pourquoi c'est énervant ?

A : Tu t'ennuies en cours et y a rien d'intéressant. On répète, on répète et on répète. On met un mois et demi pour faire quelque chose, on fait toujours la même chose et on change après un mois et demi. Par exemple premier trimestre on a fait que le théorème de Pythagore... C'est toujours la même chose. (...) Il n'y a pas assez de choix pour moi. Pas assez de nouveautés dans les différentes matières.

(Situation fictive)

ah oui il est dépressif.

(...) Il y a plein de choses dans sa vie qui fait qu'il n'est pas content et au bout d'un moment vu qu'il garde tout en lui même et qu'il ne dit rien aux autres il ne peut plus supporter et puis après il faut choisir, soit il résiste, soit il part. Alors...

Pour moi dépressif c'est quelqu'un qui garde tout le temps en lui. Et où il est obligé de faire un choix.

(...) La seule chose c'est que ses copains ne viennent pas à lui, c'est le seul truc qui me vient. Que quand tu vois un de tes copains seuls, il faut un peu le forcer pour parler avec lui. Il va se replier sur lui même sinon est devenir dépressif.

(...) Souvent le matin, quand j'ai pas envie d'aller à un cours que j'aime pas comme le sport ou le latin où tu ne vois pas d'utilité... ça m'intéresse pas.

(...) Généralement quand tu es dépressif tu n'es jamais content de toi-même, tu n'arrives pas à te supporter, donc si tes parents te disent « pourquoi ça va pas » machin au bout d'un moment t'arrive pas. C'est plus stressant quoi. Tu penses que tes parents ont tort et tes copains ont raison. Quand tu es normal, enfin moi je pense que tout le monde a raison. Il faudrait dire à ses camarades d'aller vers lui, de le bouger un peu, s'il veut pas sortir... de le forcer un peu sinon il va se replier sur lui même alors qu'il faut s'ouvrir.

(...) il grandit, son corps change ... Moi j'ai changé en 6ème alors j'ai l'habitude... Il a eu peur du regard des autres et comme il parlait pas aux autres et que les autres ne le cherchaient pas à lui parler il a commencé à être dépressif.

La principale cause c'est qu'il a grandi, qu'il n'avait plus confiance en son corps et comme il ne parle pas aux autres il est resté tout seul (...) C'est un peu contraignant quand tu n'as pas de projet, quand tu vois que tout le monde « oh je veux faire ça plus tard » et que tu vois que toi tu te dis « je fais rien » donc je cherche et je trouve pas... mais il faut continuer à chercher ! Sinon c'est la marche arrière que tu fais

(... métier d'élève...) Oui pour moi c'est un peu pareil, car plus tard dans ta vie c'est les mêmes heures de travail alors c'est comme un entraînement pour plus tard. On est obligé, mais je suis plutôt content en faite, parce que si j'ai un travail qui commence à 8h je finis à 12h je reprend à 13h et je fini à 17h ca sera comme les cours. Au moins je dirai j'ai déjà fait ca. Et on a les week-ends pour récupérer. (...) C'est normal, c'est la vie, tout le monde a un jour est dépressif, ça arrive à tout le monde. Et il faut qu'il relève cette épreuve. C'est habituel en 3^e de ressentir ça. Mais il faut pas qu'il dise que « j'en ai marre de vivre comme ça ». Il faut quand même aller vers lui à ce moment là.

La dépression pour moi c'est un traumatisme, c'est les psychologues qui s'en occupent. Ca peut être la perte de parents proches... amis... tu grandis trop vite, tu n'as pas l'habitude, les autres te rejettent... c'est un traumatisme. C'est traumatisant de grandir, mais moi j'ai l'habitude, je prend 12 cm par an, j'ai toujours été plus grand que ma classe. Le plus gênant c'est la barbe parce que les autres te charrient au début et pour quelqu'un qui est fragile ca peut faire souffrir.

Elève 2

B : Tu es en quelle classe ?

A : 3ème 5 ULIS

B : Tu as quel âge ?

A : 14 ans et je fais 15 ans le 16 novembre

B : Qu'est ce que tu penses du collège ?

A : Ben c'est bien. Il se passe plein de choses, il propose plein de choses, par exemple le foyer, le CDI... C'est cool. Moi je tutoie tout le monde ici. Le collège est bien, agréable et joli.

(Situation fictive)

(...) C'est un peu bizarre...

Quand il dit que en 6ème puis après en 3^e il commençait à perdre le niveau, il ne sait pas trop quoi faire... il est perdu.

(...) On voit sa vie qui change. Il a pas les mêmes camarades et il commence à avoir des difficultés... Il peut avoir un problème dans la multiplication alors il est bloqué et il travaille pas alors les professeurs mettent des mots dans son carnet... (...) il est perdu, il n'a pas les mêmes copains, il est agressif... envers ses autres camarades parce qu'il aime être tout seul apparemment. Sa vie au collège a changé. On monte de niveau alors c'est plus dur.

(...) Il peut être inquiet, il ne connaît pas les autres gens, les élèves du collège et tout...

Les autres le laissent tomber alors c'est pour ça qu'il est perdu, il pleure...

(...) Mais il faut quand même le faire si on veut avoir du travail. Mais c'est pas trop compliqué, parfois je me lève à 8h parfois à 9h.

Elève 3

B : Quel âge as-tu ?

A : 14 ans

B : Et que pourrais-tu me dire de ton collègue ?

A : Ben c'est bien. Ça propose le foyer, le CDI ben après ils sont sympas les professeurs.

(Situation fictive)

(...) C'est un peu bizarre (...) Ben c'est pas que c'est bizarre, mais ... Ça m'étonne pas trop qu'il ne sache pas trop ce qu'il veut faire, qu'il se replie sur lui même, qu'il ne parle plus trop à ses amis, mais qu'il veut se suicider c'est bizarre.

(...) C'est peut-être normal, mais je comprends pas pourquoi à cause des profs et des notes il est comme ça en fait.

(...) Il ne sait pas ce qu'il va faire, pas parce qu'il a de moins en moins d'amis, c'est qu'il change, enfin... si en fait. Et aussi les professeurs, ils lui font des remarques. Enfin... peut être il a envie de bien faire et il se stresse tout seul.. peut être il veut avoir des meilleurs notes pour aller en lycée général, peut être il veut mieux se comporter pour que les profs arrêtent de lui faire des remarques ou truc comme ça, et il se stresse tout seul.

(...) On a peur de faire le mauvais choix, que tu arrives, que tu choisisses ton métier et que ça te plait pas... après il faut tout recommencer.

(...) Déjà dans la classe on est tous différents. Et nos amis sont pas forcément dans la même classe. Puis en 6ème tu es obligé de te faire des amis, en 3ème t'as pas forcément envie de t'en faire d'autres, tu veux rester avec eux, et si tes amis voient que tu changes et que eux ils ne changent pas pareil que toi ben c'est un peu difficile.

(...) Je suis trop fatiguée car je n'arrive pas à m'endormir... Des fois je pense aux contrôles que j'ai le lendemain... hier je pensais au rendez-vous que l'on avait... Des fois tu penses aux problèmes que tu as... Je me ronges les ongles. J'ai peur de pas réussir ... si je vais en bac S, pour faire psychologue ou quoi, je stresse de pas réussir parce que c'est difficile et j'ai peur de ne pas y arriver.

(...) Cette année ça va mais l'année dernière on avait 7h de cours, on terminait jamais, heu on commençait toujours à 8h et on finissait à 17h.

(...) On se compare aux autres... en plus j'ai un frère jumeau et du coup parfois on a les mêmes profs alors on regarde les notes... moi je préfère en rigoler enfin ça dépend de la note parce que sinon... (...) J'ai peur de pas réussir. Quand il y a quelque chose qui m'énerve je l'amplifie, surtout quand j'ai des mauvaises notes et j'ai besoin d'être seule. Si un jour j'imagine que j'ai un 8 comme ça... ou pire, je rerevise pour savoir si j'ai compris ou s'il y a un problème ou ... enfin c'est surtout je me demande comment mes parents vont réagir etc. Et surtout si tu en parles à tes amis c'est encore plus stressant. Ils disent « imagine s'ils te punissent de téléphone, imagine si... » Et du coup faut pas en parler.

Elève 4 (élève avec un handicap moteur)

B : Quel âge as-tu ?

A : 14 ans et demi

B : Qu'est ce que tu pourrais me dire sur ce collègue ?

A : Ben quand j'étais en 6^e et en 4^e j'ai eu des difficultés au niveau de la classe, au niveau de l'intégration.

(...) je voulais m'intégrer, mais les autres avaient un peu peur, je pense, du fait que je sois en fauteuil... ils ne savaient pas trop comment m'aborder tout ça... mais après là je me dis que c'est pas trop grave et que ça passera plus tard.. j'essaie de relativiser mais c'est pas toujours facile.

(...) Mais beaucoup de gens me disent que ça change au lycée alors je verrai bien l'année prochaine. De toute façon l'année prochaine je vais dans un lycée où personne d'ici n'ira vu que c'est dans une autre ville. J'ai décidé l'année prochaine de moi couper tout contact

avec les personnes d'ici pour vraiment pendant les vacances d'été prochaines me vider la tête et prendre un nouveau départ pour avoir les idées claires et pour voir heu... si heu... comme un nouveau départ, effacer une bonne partie, même pendant les vacances de la Toussaint j'ai effacé tout le début d'année au fur et à mesure. C'est l'objectif petit à petit... déjà j'ai effacé mes premières années, je préfère les oublier... (...) Les cours. C'est ça mon moyen de ... mon échappatoire c'est les cours les cours les cours. C'est ce qui permet de me concentrer... et j'ai remarqué depuis ma 6^e que pendant les récréés, même pendant le temps du midi, je passe beaucoup de temps avec les surveillantes pour parler d'autres sujets plus importants à mes yeux. Des groupes sont formés entre guillemets dans la classe et ils ont du mal à inclure, si vous voulez, une nouvelle personne.

[Situation fictive puis long silence]

[souffle] [elle se met à pleurer, a du mal à parler]

Je me dis que c'était moi l'année dernière...

le fait qu'il était stressé de venir en cours, le fait aussi que ... qu'il se replie sur lui même et surtout le fait qu'il avait envie de se suicider. Ca c'est le...

[..] Le fait de venir en cours, le fait de savoir si je vais tenir le coup en entier au fil du brouhaha et du chahut... (...) c'est toujours difficile de dire qu'on est en souffrance, qu'on a besoin...

[...] Pour moi c'est le harcèlement le problème. Je trouve qu'on fait de la prévention, mais encore pas suffisant par rapport au nombre de cas qui finissent en suicide ou en tentative de suicide... Après moi je pense que Charles devrait en parler avec ses parents même si c'est dur. Moi j'en parlais à mon éducatrice qui en parlait à mes parents. L'année dernière j'étais plus moi même, ça a été très dur. (...) l'Ecole est un lien, mais il faut mettre en place. Et ça c'est pas toujours facile, je le reconnais. Il faudrait prévenir... parce que dans certains pays d'Europe ils sont déjà en pleine campagne de prévention et nous c'est que la 3 ou 4^{ème} je crois. On n'a pas appuyé le fait que dans certains pays c'est fait depuis des années et des années.

[...] La cause, au niveau du harcèlement et la solution dans un sens où des fois dans certaines équipes pédagogiques, même si ça s'est bien passé pour moi, des personnes qui les prennent pas assez au sérieux et c'est pour ça qu'il y a des mal-être, des phobies. J'ai vu une émission sur ça. Le fait de plus vouloir étudier, plus assurer son avenir... mais après pour moi ici c'est c'est bien passé alors je pourrais pas dire pour d'autres cas...

Elève 5 (élève avec un handicap moteur)

B : Quel âge as-tu ?

A : Quatorz...heu Quinze !

B : Comment ça se passe ici ?

A : Bien.

(Lecture situation fictive, il écoute très attentivement, son regard est fixé sur le bureau et il tend l'oreille. Vers la fin de la lecture, il lève la tête et me regarde directement.)

Il se sent pas bien en... dans sa peau. Il a l'impression que les professeurs l'aiment de moins en moins aussi.

[...] Lui il commence à se sentir perdu, normalement il doit avoir, il doit être repéré depuis qu'il... enfin dans son collège il doit normalement se repérer depuis le temps.

[...] Ben le collège il l'aide pour se réintégrer avec ses copains ou sinon c'est que le collège ne fait rien et c'est pour ça qu'il se sent perdu.

[...] Il grandit alors son humeur elle change. Avant il avait un esprit un peu d'enfant et en grandissant sa mentalité elle change.

L'Ecole normalement c'est pour nous aider plus tard à trouver ce qu'on veut faire, mais pour lui ça fait complètement le contraire...

Mais c'est aussi de sa faute, il se renferme, il commence à en avoir marre et il veut plus suivre.

[...] J'aime pas... ça fait mal de voir des personnes qui sont seules et qui attendent.

[...] Parce que vu que tout le temps, faire tout le temps la même chose... C'est peut être ce qui l'a énervé aussi Charles... se lever le matin, aller en cours, être seul durant les récréées, les temps du midi, se faire accuser quand il parle... après il recommence le lendemain.

Souvent on a les mêmes cours. Ça ennue... Ça serait bien un emploi du temps avec les cours plus séparés. Par exemple le Lundi il a ... Français puis il a math, le lendemain il faudrait qu'il ait par exemple art plastique pour le détendre et après un autre cours de ce genre-là, comme musique.

[...] Vu qu'il y a un... il y a les notes, mais il doit avoir un autre problème.. je sais pas... un problème chez lui ou autre chose... ou peut-être ses copains qui le jettent au final... ça doit influencer ses notes, et il pense à ça en cours ...